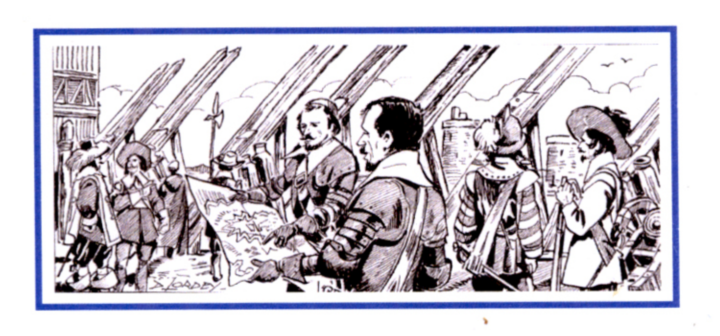


Jean de La Varende

Histoire de la Fronde

Présence de la Varende 2023

Cette édition
spécialement réservée à

PRÉSENCE DE LA VARENDE
25 rue Violet
75015 PARIS

a été tirée à
20 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 20
et réservés aux membres donateurs.

75 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés 1 à 75
et réservés aux membres bienfaiteurs.

235 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 235

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N°

LA VARENDE

Histoire de la Fronde

PRESENCE DE LA VARENDE
MMXXIII

I

Les longues robes
(1648)

Il y eut comme chacun sait deux Frondes : la première dite du Parlement ou vieille Fronde : la seconde, dite des Princes ou jeune Fronde. Le spectacle devait en être fort triste, car l'État en faillit périr, mais il sollicite l'œil et l'esprit par des couleurs si vives qu'il amuse et retient : l'éclat des uniformes fait oublier qu'ils sont tachés de sang.

La complication des intrigues est telle qu'on ne peut espérer donner une idée complète des Frondes : tout au plus précisera-t-on quelques repères qui permettront d'en désirer d'autres et faciliteraient l'étude. Ces connaissances doivent avant tout, être subordonnées aux personnes si l'on veut avoir une idée juste. Tout est personnalité : la Fronde, c'est une galerie de portraits.

Il est vrai que le début des troubles sortira des besoins d'argent, mais les ressorts qui les animèrent tinrent à la violence des caractères en conflit plus qu'à la rigueur des événements, événements inexplicables si l'on ne tient compte des caprices qui s'y jouèrent.

Le personnage de la Reine y grandit, presque romantique. On peut l'y comparer à un Richelieu, qui serait sans cruauté. De cette femme, la tranquillité, l'obstination, la logique naturelle, la décision, les renoncements comme les révoltes, autorisent à la juger non plus avec l'indulgence attendrie qu'on lui apportait jusque-là, nuancée d'un peu d'ironie à cause de sa jeunesse vive, mais avec une admiration émue : quelque chose qui toucherait à la vénération. Et qu'on ne voie pas une exaltation égoïste dans ces sentiments : ils seront ceux de tous les historiens réfléchis.

L'image d'Anne d'Autriche, composée lentement en nous-même, minutieusement, aux retouches sans nombre, devient encore plus claire dans notre vision intérieure, qui agite autour d'elle, très bas, cette gigue noire d'un possédé.

Le Parlement se sentit redevenu lui-même quand on lui eut demandé de casser le testament de Louis XIII. Ses agitations commencèrent presque immédiatement.

Officiellement, elles partent des remontrances du président Barillon : du 22 mai 1644. Barillon fut exilé à Pignerol, où, malheureusement, il mourut. Il était "de ces esprits chagrins qui haïssent toujours ceux qui sont en place" (Motteville) et tenait

pour les Importants. Son exil détermina des réunions de parlementaires et leurs représentations. Par deux fois, ils firent ces redoutables promenades en corps, à pied, au pas lent de cortège, en rangs à travers les rues, pour venir se plaindre à la Reine ; ces processions, que le peuple suit comme le convoi de ses libertés, qui solennisent ses griefs, et l'affolent.

Entre le peuple et le Parlement il y a collusion. Les parlementaires se réunissent pour lutter contre l'impôt. On ne nie pas que les impôts ne fussent "écrasants", suivant l'épithète qui leur semble toujours dévolue, mais, à la lueur de notre temps, peut-être prennent-ils un aspect moins tragique ; et d'ailleurs à cette époque, ils servaient de grands desseins.

Le mécanisme révolutionnaire est simple : le peuple protestera au Parlement contre les taxes ; le Parlement l'appuiera en refusant de les enregistrer, de leur donner force de loi. Les soucis de l'État et ses hautes besognes semblent échapper au Parlement : il paraît ne pas tenir compte du résultat magnifique des guerres, et ne voir que leur coût. Les traités de Munster et d'Onasbrück assuraient la France de l'Alsace et des Trois Évêchés ; abaissaient la Maison d'Autriche. Le 24 octobre 1648, le statut de la frontière

du pays est déterminant : l'acquêt valait la dépense.

Mais depuis le 7 janvier précédent, tout le monde s'agitait : après "l'abonnement au domaine", où huit cents marchands de Paris se mutinèrent, l'effervescence ne s'arrêtera pas ; d'autant plus qu'elle se renforce, le 9, des revendications parlementaires proprement dites : les maîtres des requêtes formaient un corps de nombre fixe ; on veut l'augmenter de douze nouveaux membres pour faire de l'argent, la charge étant vénale.

À partir de ce jour, ce ne seront que réprimandes, promesses, menaces réciproques. Les quatre cours souveraines se soulèvent à propos de la "Paulette", perception annuelle qui assurait l'hérédité des charges ; leurs assemblées prennent une audace inconnue et tendent nettement à se substituer à l'autorité royale, au pouvoir exécutif, dont elles veulent limiter l'étendue ; ce que la Reine exprimera dans une formule vive :

- Mon fils deviendrait alors un beau roi de carte !

La Régente résiste avec une violence et une décision – et une souplesse ! - qui sont à son honneur et qu'il faut juger dans le temps, pour sauver le pouvoir de son petit Roi. Quand tous prennent peur, on la verra courageuse et presque solitaire, se

gendarmer, et inspirer de la force. Mazarin pourra dire que sa bravoure serait celle d'un soldat qui ignore le danger : on saura qu'elle le connut bien, ce danger, mais que sa nature se refuse à le craindre. L'arrestation de Broussel va mettre en valeur cette solidité. En lisant les récits de l'émeute, on s'exclame : "Mais il ne restait que la Reine ! "

On exila en province où l'on emprisonna un de leurs présidents, trois conseillers, cinq trésoriers de France : ceux-ci avaient résolu de se payer eux-mêmes sur les deniers de l'État qu'ils détenaient.

À ce moment la Reine est si pauvre qu'elle vient d'engager les pierreries de la Couronne ; d'emprunter cent mille livres à la princesse de Condé ; elle a toujours tiré le diable par la queue : jadis, pour faire des aumônes, comme le Roi la laissait sans le sou, elle vendait ses bijoux personnels ; les difficultés monétaires ne l'effrayaient pas. Mais Mazarin a dû engager des gros diamants pour régler les Suisses du Roi et ne doit pas aimer la chose. "La cuisine du Roi est renversée" ; on renvoie les pages à leurs parents ; on donne au prince d'Angleterre un dîner "royal" mais seulement par les convives réunis et non par le menu. Tout le monde crie, raille ou chante : voici la Fronde.

Bachaumont créa le mot : les enfants jouaient avec des lance-pierres dans les fossés de la ville, bombardant les promeneurs. Dès que le lieutenant-civil apparaissait, avec son hoqueton, ils s'éparpillaient pour recommencer de plus belle, sitôt le magistrat parti. Bachaumont dit :

- Le Parlement est comme eux : livré à lui-même, il ne garde aucune mesure et ne retrouve du calme, qu'à l'arrivée de Monsieur.

Fortune incroyable d'un mot ; tout fut à la Fronde, jusqu'au chapeau de Mazarin.

Le 1er juin, jour de la Pentecôte, comme si l'esprit lui venait de la fête, Beaufort s'échappa du bois de Vincennes. Cette évasion, qui commence les vrais troubles est fort curieuse ; assez romanesque pour trouver place dans les feuilletons sans en changer un mot.

Beaufort était incroyablement entouré ; une demi-douzaine de gardes couchait dans sa chambre : le gouverneur du donjon, le fameux Chavigny, le surveillait d'autant mieux qu'il professait d'être son ennemi intime. La Ramée, exempt attaché au prince, recueille une sorte de domestique personnel qui, par ses mesures vexatoires envers le prisonnier, témoigne de sa valeur

geôlière. Beaufort le gagna, à moins que le sbire ne fût placé là exprès.

En tout cas, pendant que les gardes dînent, et dînent bien pour une si grande fête, le duc entraîne son La Ramée dans une galerie solitaire où il avait la permission de faire quelques pas ; le valet y pénètre aussi, et, à eux deux, prince et vide-baquet, sautant sur l'exempt, ils le bâillonnent et le ficellent, l'épargnant avec une humanité nouvelle dans les mœurs du temps.

Ce caractère de demi-mesure sera celui de la Fronde et, quoique bien des gens y périrent, il fut si marqué, que la révolte en tint sa vogue littéraire – cambriolage sans assassinat, succès des livres policiers.

Les complices entreprennent leur évasion : une corde attachée à la fenêtre et ils descendent : le valet d'abord, selon les conventions, car l'homme jouait sa peau. Corde trop courte ! Ils se laissent bouler.

Beaufort est assommé du coup ! Ses amis attendaient au bord du fossé, dans une affreuse inquiétude de cet évanouissement. Enfin le duc se ranime ; on le hale, le valet le premier, toujours. Beaufort est presque moribond ; la chute ; la corde qui lui coupait la poitrine et l'a presque étouffé ! ...

On l'entraîne... Mais dès qu'il sent entre ses cuisses la fermeté d'un bourrin solide, le duc est guéri du coup, et part "comme un éclair ! ", ravi de humer l'air vaste et la liberté.

Tout cela eut, comme spectateurs, une bonne femme et son garçon, qui coupaient de l'herbe pour quelque lapin, sur le glacis.

Après le départ, ils viennent conter la chose ; avant, les menaces les avaient fait rester tranquilles ; et puis, ça les amusait.

La sensation fut énorme ; les conséquences redoutables : la rébellion s'amorçait, un chef survenait aux mécontents. Après quelque dépit, la Reine, qui avait toujours sa vieille sympathie pour le gai Beaufort, en parla "fort honnêtement", et ne fit qu'en rire.

Mais l'agitation crût. L'arrestation des parlementaires des trois cours avait déterminé une furieuse colère de la Compagnie, si véhémente dans son expression, qu'on se décida à instrumenter contre elle ; jusqu'ici on l'avait laissée en dehors des mesures de coercition. On se résolut à arrêter Blancmesnil et Broussel.

Broussel était un des plus violents ; outre sa dévotion "au bien public", il gardait une solide dent contre la Cour, de ce qu'on lui eût refusé une compagnie aux Gardes pour son fils, ce La Louvière, que nous verrons, nommé par la Fronde au gouvernement de la Bastille, tirer le canon de Mademoiselle.

On profite de la victoire de Lens et du Te Deum de Notre-Dame, qui permet de sortir beaucoup de troupes. La Régente confia la mission au jeune Comminges : à la fin de la cérémonie, elle lui dit à l'oreille :

- Va, et que Dieu te protège !

Elle le savait, à cette heure, le danger ! Et ce " Va ", ce tutoiement de familiarité maternelle, nous touche comme une marque de son souci et de son amitié : elle connaissait Comminges depuis sa jeunesse, le neveu du vieux Guitaut, l'homme aux colères.

Et Comminges alla

Il précède le carrosse à pied, pour ne pas alarmer la population de la petite rue. Le carrosse doit le rejoindre, et entrer dans la ruelle dès qu'il reparaîtra avec son prisonnier.

En haut, Broussel, moins fendant, prend peur, et excipe d'une purge

pour ne pas obtempérer. Une femme crie aux fenêtres ; le peuple s'assemble ; on hurle, on cogne !

Comminges presse et menace, enlève le bonhomme en pantoufles, car il faut aller vite ! Ah ! Ces pantoufles... quelle célébrité sentimentale elles connurent !

Si Broussel avait eu des souliers de cuir, il perdait, même au travers des âges, dix mille partisans !

C'était déjà trop tard ; les chaînes se tendaient dans les rues. Sans Guitaut, soucieux du neveu, Comminges y restait, avec deux carrosses brisés sous lui. Le peuple prit feu, image usée mais qu'impose pareille déflagration : la ville entière flambe, rugit, grésille ! On envoie La Meilleraye, qui est criblé de cailloux. Gondi se précipite en pleine bagarre, au bonheur de se démener ; il est en rochet et camail ; il crie, bénit, sue, rayonne – d'abord ! Mais fait retraite sur le Palais Royal, pour montrer son dévouement et aussi une certaine anxiété qui commence :

- Une révolution, Madame !

La Reine l'attrape :

- Une révolution ! À l'annoncer sont ceux qui la désirent !

Elle sait bien quelle bonne part il détient ! ...

- Retournez !

Ils repartent ; La Meilleraye un peu affolé – il a la goutte – hannequinne, traîne la jambe, une main sur un gros bâton-béquille, mais l'autre à l'épée qu'il tient nue. Les pierres redoublent ; on croit qu'il va charger. Il est pressé par la foule ; pour se dégager, il frappe dans le tas, blesse un crocheteur qui le serrait... Gondi se précipite et vous administre le blessé avec une componction étonnante. Un exalté veut tuer Gondi :

Malheureux ! Que dirait ton père ! vaticine l'invraisemblable petit coadjuteur, comme si le père en question était son ami personnel !

L'autre en lâche son arme. Les soldats envoyés, essayés, augmentent la frénésie de la foule :

- Broussel ! Rendez Broussel !

On attend tout le jour au milieu des fusillades et des cris.

La Reine "étant née avec un courage intrépide, se moquait des émotions populaires. Il paraissait en elle un courage qui aurait pu faire honte au plus vaillant" (Motteville.)

Cependant, le Parlement et son président en tête, sont venus deux fois réclamer

Broussel et dire en quel état terrible est la ville. Mazarin n'en mène pas large.

La Régente éconduit les parlementaires avec les défauts de ses qualités, d'ailleurs trop de fierté et de véhémence. Elle décide que le lendemain Séguier ira au Parlement tenter de les apaiser, mais elle ne veut pas abdiquer devant l'émeute. Elle plaisante tendrement Molleville, qui a fini par perdre un peu la tête. Car elle n'est point brave, la femme de chambre !

A six heures du matin, le chancelier se met en route et se heurte à une telle fureur populaire qu'il manque d'être tué. Les barricades arrêtent son carrosse ; il doit se réfugier dans l'hôtel de Luynes. Il porte son grand costume officiel, si bien qu'une "bonne femme, voyant un chancelier de France lui demander secours, le prit par la main, et le mena dans un petit cabinet fait d'ais de sapin, qui était au bout d'une salle", où le chancelier se tapit avec son frère l'évêque... La populace pille tout l'hôtel et tambourine sur le réduit sans le fouiller, le croyant vide.

La Reine, prévenue, envoie La Mailleraye dégager Séguier avec deux compagnies de Suisses : le maréchal "le prit sous le bras pour le ramener à pied au Palais Royal"...

Qu'on imagine, sous le soleil qui commence à taper, dans la poussière les

pauvres hermines, les velours, le chancelier défait et suant...

Le lieutenant-civil les rejoint et les fourre en carrosse : Séguier, l'évêque de Meaux, et cette splendide duchesse de Sully, qui avait tenu à accompagner le vieil homme, son père. Vlan ! Sur le Pont-Neuf, une arquebuse terrible couche une part de l'escorte, et la duchesse s'exclame : une balle dans le bras !

À neuf heures, la Reine apprend tout cela : "elle en est très fâchée..." "Un chancelier de France sans respect dans Paris, et son Roi présent ! " (que de valeurs morales vivaces cela représente !) La Régente n'a encore rien vu. Le Parlement revient : Broussel, toujours Broussel ! Elle lui parle longuement, vigoureusement, mais cette fois avec forte raison : elle ne cédera pas.

Il y a une sévérité à quoi les rois sont tenus ! Elle quitte la pièce, mais le président "court après". Elle répète que les grâces ne sont prêtes que si les hommes les méritent ! Le Chancelier commente, et montre que la Reine pourrait s'amadouer. Le Parlement décide de repartir au Palais pour s'y concerter. Le peuple l'arrête, poings à la figure. Les parlementaires sont en grandes simarres noires et rouges, bonnets carrés...

- Broussel ! Broussel ! Qu'ils retournent !

- Ils ont trahi ! ...

Les longues robes font demi-tour, conviennent de délibérer au Palais Royal même. Ils passent sur la terrasse qui joint les corps de logis (qu'on voit encore) pour gagner la galerie du roi.

On leur apporte à manger. Le soir arrivait ; le soleil se couchait dans la fumée des pétarades et des poussières ; ils étaient sur pied depuis treize heures ! Malgré les barricades, tout le monde seigneurial accourt. Orléans et les grands qui connaissent l'état de Paris et commencent de craindre, entourent, admonestent les magistrats. Mazarin exaspère avec ses " ze " et ses " ou, ou " italiens, mais il ne veut pas voir qu'on se moque de lui, car il est très gentil quand cela va mal.

Le Parlement fait enfin informer la Régente qu'il consent à s'ajourner jusqu'à la Saint-Martin d'hiver, si la Reine veut rendre Broussel. C'est bien peu, bien court, mais la Régente comprend qu'il faut céder sur cette apparence de victoire. On rendra Broussel qu'on ramènera de Saint-Germain.

Le Parlement et le peuple ne s'y trompent point : ils ont gagné ! Deux éléments se réunissaient pour l'agitation à main armée : une populace dont aujourd'hui nous ne pouvons que difficilement imaginer la composition : prolétaires ? Mendiants ?

Stipendiés ? Cour des Miracles ? Plèbe romaine ? Et l'étrange garde bourgeoise – garde nationale de 48 ?

Le Parlement montre la lettre de cachet qui libéra Broussel, mais on le prévient qu'on ne désarmerait pas avant de le tenir. Les bourgeois s'enrageaient qu'on ait voulu amputer les rentes, ce qui se fera si aisément, si souvent avec la troisième République.

Le désordre ne s'apaise cependant pas.

Gondi, qui n'avait point tiré de son zèle les avantages espérés, manœuvrait beaucoup, aidé par sa maîtresse, Madame Martineau, et réussit à faire élever dans Paris douze cent soixante barricades.

Broussel devait être rendu le lendemain à huit heures, et la nuit fut encore plus agitée que la veille.

La Reine même, avec toute sa fermeté, eut de l'inquiétude ; quant à Mazarin, il ne se coucha pas, resta botté ; un corps de garde chez lui ; "grand amas de mousquets dans son écurie" ; de la cavalerie cachée dans le bois de Boulogne pour l'escorter en cas de fuite. Le jour arrive enfin ; les Parisiens continuent leurs menaces ; annoncent qu'ils vont aller quérir Beaufort pour se mettre à leur tête. Les soldats du Bois

les affolent : dix mille, assure-t-on, venus pour massacrer ! Ils attendent. Mais quand huit heures sonnèrent, sans Broussel, il y eut un tel déchaînement de cris et de violences imprécatoires que "Paris, dans cet instant, était quelque chose d'effroyable ! "

Et cela tombe enfin avec le retour du petit homme Broussel ; encore fallut-il que le Parlement fasse crier son édit spécial d'apaisement.

Deux heures après la promulgation, on pouvait circuler librement dans la ville.

Ce même jour, toutefois, l'émeute repart, grâce à deux voitures de poudre, deux simples charrettes d'ordonnance entrant par la porte Saint-Antoine pour renouveler, comme à l'ordinaire, les provisions des Gardes. Tout le paroxysme du matin est atteint de nouveau : la masse populaire crie au meurtre et à l'assassinat !

La Reine n'écoutant plus qu'elle, fait rentrer les Gardes dans leurs quartiers, prévenir le prévôt-des-marchands (le maire) qu'il ait à annoncer la chose. Le Palais-Royal n'est plus gardé que par "deux pauvres sentinelles". Cela ne réussit guère : ces énergumènes imbéciles vont jusqu'à dire que la reine de Suède (sic !) serait aux portes de Paris, arrivant pour tout tuer !

Enfin on se rend compte, et le tumulte s'apaise. La Reine, qui a le droit d'être lasse, veut se mettre au lit vers sept heures. Mais on accourt : convulsion nouvelle. Le peuple croit une fois de plus que des troupes se massent autour de la ville : il veut envahir le Palais Royal pour se faire un otage du Roi !

Alors la Reine subit le choc des lâchetés. On lui sort tout ce qui se dit, tout ce qu'on craint, tout ce dont on tremble. Ses gens se lamentent autour. Jarzé, un fantoche qui le prouvera surabondamment un peu plus tard rodomonte avec la grandiloquence des faquins nouveaux à leur poste.

- Madame ! Nous ne sommes qu'une poignée de gens qui mourront à votre porte.

Ici se passa quelque chose de beau, dans sa hauteur : Anne ne pâlit point à cette révélation in extremis du danger : elle rougit ; elle s'indigne de voir la royauté en cet état, avant d'en prendre de la crainte.

Cette rougeur est superbement dynastique ! Mazarin claquait des dents, tous verdissaient, elle rougit : "et sans montrer nulle marque de faiblesse"..."elle parut digne de ses grands ayeux ! "

En cette occasion où elle ne peut être accusée d'aveuglement, "elle

demande des nouvelles sans trouble, donne des ordres ! "Allons donc ! Elle est magnifique ! Laissons-nous aller à le dire ! Qu'on regarde, pendant ce temps-là, le cardinal qui abandonne sa pourpre et s'habille de gris pour se mieux dérober !

Et la Reine a l'idée, efficacement "spectaculaire", de faire porter à la garde bourgeoise les clefs de la ville pour leur prouver qu'on n'y entrera pas. Elle a vu juste ! Le bruit commence de fléchir, ce bruit de frelons fous, cette clameur qui les tient éveillés depuis deux jours et deux nuits.

Comminges ose faire une ronde dans les rues voisines ; personne ou presque : on peut reposer.

II

Mars et Vénus
(Hiver de 1648)

La Reine va continuer.

Après dix jours de brandons parlementaires, de foyers qui se raniment dans les rues, elle décide de gagner Ruel. La petite vérole de Monsieur lui fournit le prétexte d'aérer et de nettoyer le Palais Royal. Elle fait partir en secret, de très bonne heure, le Roi et Mazarin, et reste derrière pour assurer leur retraite. Elle tient le coup froidement : Mazarin dans la matinée, lui fait dire de les rejoindre au plus vite, à cause de nouvelles alarmes qu'il a reçues ; elle était déjà habillée... elle réfléchit... non ! Elle fera ce qui est décidé : visite chez son vieux confesseur et le reste.

Elle s'affiche, s'expose aux insultes qui volent, fait ses adieux au Val-de-Grâce, rejoint le prévôt-des-marchands à l'Hôtel de ville, pour lui confier la police et l'exhorter encore.

Puis elle prend la route.

On a réformé Châteauneuf et emprisonné Chavigny qui intriguaient assez pour qu'on les crût, en oubliant Gondi, les fautifs du désordre.

Le Parlement perd la mesure, arrêt du 22 septembre, où il sort manifestement

de ses attributions et prend position de rebelle. Molé vient à Ruel porter ces décisions incroyables et réclamer le Roi.

La Reine le saboule : quant à son garçon ? C'est le moment où les bourgeois emmènent leurs enfants à la campagne...Pour Châteauneuf et Chavigny ? Elle rendra compte au Roi quand il sera majeur ; bientôt !

Le tumulte de Paris croissant, on gagne Saint-Germain ; là, trois ponts faciles à défendre donneront des garanties contre une expédition populaire – ne pas oublier que la Cour n'a que très peu de monde pour la défendre. Mais le petit Monsieur est resté à Paris encore convalescent : il faut le sauver.

C'est le grave et lent Beringhen qui réussit la chose. Il va voir l'enfant ! Dans un carrosse bien humble, à deux chevaux ; le cache à l'arrière de sa voiture puis, se dirige paisiblement vers Longchamp, où il le met en bateau.

L'arbitre de tout ce désordre était le prince de Condé qui laissait paraître sa volonté d'appuyer le pouvoir royal, mais, détestant Mazarin, ne se pressait pas.

Tout en souffre : le 23 septembre, Mazarin avait envoyé au Parlement défense de se réunir, d'où remontrances ! Le 29, les

parlementaires arrivent à Saint-Germain, et aussi le 1er octobre, le 3 ; les arrêts pleuvent, les ordres royaux fulminent. Les avocats reviennent tout le temps, "chaque jour augmentant leurs demandes". Dans le bel automne, ce ne sont que de noires voiturées de robins sur la claire route, vers Saint-Germain.

Quand on rend à la situation un aspect actuel, on s'en épouvante. Senneterre dit : "La Reine seule est de bonne foi", car autour d'elle on intrigue sans pudeur ni vergogne. Elle est "tout émue" ; son visage et ses yeux " montrent que cela n'allait pas à son gré ".

On l'assiège ; ses amis, gagnés ou tremblants, sont les plus actifs. Mazarin se sert de la reine pour faire valoir sa douceur à lui, en la forçant, elle, à la brutalité. Il faut abandonner les tailles, donner deux millions au peuple, s'engager à mettre en jugement tout prisonnier dès son arrestation - mesure très importante pour grands et petits, mais qui décapite l'autorité royale ... nous sommes en 1648 ... que l'on comprenne : ce serait une révolution ; Gondi avait raison.

Et l'on conclut une trêve dans la volonté universelle de s'accommoder tous contre la reine qui ne se console pas et avoue "que ceux qui ont contribué à cette paix lui font peine à voir".

L'on rentre donc à Paris, mais pour peu de temps. Gondi, mis en goût, s'est démené ; pendant trois mois la calomnie se donne toute licence et les libelles graveleux prolifèrent. Un malheureux édit sur l'impôt où l'on parle de 10% d'intérêts, est si bien exploité par le coadjuteur, que les curés de Paris dénoncent en chaire Mazarin comme roi des fesse-mathieux.

La révolte recommence.

Alors la Reine organise un départ secret vers Saint-Germain. On partira le jour des rois ; sa nuit plutôt. Le Parlement sera exilé à Montargis. La Régente règle un exode minutieux, chronométré. Ah ! Que nous sommes loin de Varennes ! Rien ne cloche, l'autorité décisive est d'une autre qualité. Madame de Motteville ne s'en doute même pas avant le commencement. Il lui paraît seulement étrange que la reine eût expliqué tout haut un ordre donné tout bas à Beringhen, le premier écuyer... cette façon-là n'est pas dans sa manière habituelle ! On tirait les rois, et comme la fève se trouva dans la part de la Vierge (celle qu'on réservait pour le don) on l'attribua à la reine, qui fait venir une bouteille d'hypocras : "Nous criâmes : La Reine boit ! ... " jamais elle ne parut plus cordiale et de meilleure humeur.

La Reine se couche. Motteville, alarmée par une amie, commence

de subodorer quelque chose, mais part chez elle. On laissa le Roi dormir jusqu'à trois heures du matin : puis tout le monde se relève et la retraite se déclenche. Le rendez-vous est sur le Cours, où tous les carrosses se rejoignent avec les grands seigneurs, sauf Madame de Longueville qui s'excuse sur sa grossesse.

Quand on parvint à Saint-Germain, la maison ne contenait aucun meuble, non par dénuement mais parce que l'usage ne faisait garnir qu'au dernier moment les châteaux royaux. Il y avait quatre lits tout petits envoyés par Mazarin : le Roi, la Reine, Monsieur le cardinal, s'y étendirent ; la duchesse d'Orléans coucha sur la paille et Mademoiselle aussi ; le reste de la Cour paya la paille comme de l'or : "A peine la reine avait-elle un lit ; mais jamais je n'ai vu créature si gaie qu'elle était ce jour-là." (Montpensier).

Paris, encore une fois, se souleva avec une violence accrue ; on pille, on massacre, on viole.

Le 8 janvier le Parlement rend un arrêt de révolte par lequel Mazarin est déclaré ennemi de l'État, tous doivent lui courre sus, et les grands seigneurs affluent à l'Hôtel de ville où Mesdames de Longueville et de Bouillon sont venues avec leurs enfants se livrer en otage aux Parisiens. Conti et Longueville avaient quitté Saint-Germain pour se mettre à la tête des rebelles.

Dès lors, ce fut une vie fort singulière dans son romanesque et dans son voluptueux. Toutes les passions violentes étaient en liberté : on se battait, on aimait, on banquetait. On vivait à Paris dans une sorte d'ivresse sans lendemain (à rapprocher assez curieusement de la Commune), une euphorie éprise de beauté, d'éloquence, d'imagination dépassant toutes les limites. Rien ne semblait difficile à la lueur des feux de joie.

Madame de Longueville, que le froid n'arrivait pas à hâler, n'avait qu'à se présenter au balcon de l'Hôtel pour redonner du courage au peuple ! Plus, lui offrir un but à la vie... Chacun participait de sa grâce blonde, de sa langueur et même de son alourdissement qui la rendait si pathétique ; on n'était point jaloux des brillants seigneurs qui l'entouraient : ils formaient la Cour de cette reine, et la chose plaisait. Lorsque la divine belle accoucha, le peuple attendait l'enfant comme un dauphin ; la maison de ville débordait de noblesse amoureuse et d'amants populaires.

Le Parlement se sentit vite démodé et désuet. Les évènements et les hommes échappaient à son influence ; ses directions paraissaient timides, et ses efforts pusillanimes. Les parlementaires se regardèrent soucieusement quand arriva Condé ; ils comprirent qu'on entrait vraiment dans la guerre.

Le prince était furieux des

incartades de son frère (Conti) ; de celles de sa sœur, surtout. Il n'avait que peu de troupes, mais qui valaient cent fois celles des Parisiens d'ailleurs assez bizarrement capons pour des gens si vifs.

Condé organisa un blocus savant, paralysant les voies de ravitaillement, arrêtant "les farines de Gonesse" ; avant Brie-Comte-Robert, il se saisit de Charenton qu'il empoigna avec une violence terrifiante dans un massacre brutal et fougueux qui consterna...

Le peuple commença de partager les réserves du Parlement... Ah ! Il ne s'agissait plus maintenant de parades amusantes, vaniteuses ! Toute cette noblesse héroïque – il lui restait cela – ne fut pas atteinte mais les combattants bourgeois et les procureurs ! ... Ces derniers s'étaient saignés aux quatre membres pour lever des troupes et payer leurs généraux, entre autres Bouillon, qui coûtait fort cher, et n'arrivait à mettre sur pied que soldats de carton.

De plus, ces fous de l'Hôtel de ville recevaient un envoyé de l'Espagne qui proposait des sommes et des bataillons. Le Parlement l'éconduisit ; seulement, lui-même, ne venait-il pas de refuser, de consigner à la porte, un héros du roi, portant la mandille ouverte, bleue aux fleurs de lys ?

Et l'on apprend que l'espoir suprême défaille : le grand Turenne qui

devait amener une armée régulière, a dû s'enfuir, abandonné par ses gens qui ne voulurent point suivre la révolte.

Le Parlement se décida à traiter d'abord ; puis les Grands ; la haine qu'ils avaient exaspérée contre le Mazarin rend tout très difficile : le peuple ne voit que lui dans les accords, et pourchasse, hue, les envoyés. Quand les Grands traitèrent, "ils demandèrent toute la France".

Et cependant, en avril, l'accord sera conclu..., douloureux, incertain, mais nécessaire à la Cour, car, grâce au printemps les Espagnols pourraient revenir en force.

On eut, enfin, la paix, et, avec les premières violettes et les coucous, les Parisiens allèrent, en famille, voir l'ouvrage de Monsieur le Prince, dans les ruines de Charenton.

Toutefois, ce ne fut que le 18 août qu'on regagna Paris. La Cour fort sagement, avait voulu que s'apaisassent les querelles et les souvenirs. On était resté à Compiègne, avec un séjour à Amiens pour soutenir de plus près la lutte contre les Espagnols.

Quand le Roi et la Reine arrivèrent, la foule sépara du carrosse du Roi, les gendarmes, les chevau-légers et toute la suite royale. Les peuples qui les arrêtaient par la presse qui se rencontra dans les rues,

bénissaient le Roi et la Reine et parlaient à l'avantage du Mazarin. Les uns disaient qu'il était beau ; les autres lui tendaient la main et l'assuraient qu'ils l'aimaient bien, et les autres disaient qu'ils allaient boire à sa santé. Après que la reine fut rentrée chez elle, ils se mirent tous à faire des feux de joie et à bénir le Mazarin qui leur avait ramené le roi. La Reine ne tarissait pas de joie.

Le samedi suivant, où la reine, reprenant ses habitudes, fut ouïr la messe à Notre-Dame, il y eut une émeute au Marché-Neuf, mais une émeute de tendresse : les harengères se jetèrent sur la reine, pour toucher sa robe et "il s'en fallut de peu qu'elle ne fût déchirée de cette vilaine troupe ! "
Et l'accord se scella par un grand bal à l'Hôtel de ville – en plein jour ! Ordonna la Reine, qui craignait la nuit et ses embûches, et eut aussi grand plaisir (elle le formula) à mettre en souffrance, avec la lumière et la chaleur, les fards dont abusaient les dames frondeuses.

III

... Quos vult perdere (1649)

Le prince de Condé était laid et beau ; laid d'une irrégularité de traits presque pénible, avec sa grande bouche mal meublée de dents avançantes, un nez mince qui tirait à lui tout le visage, des yeux petits mais, à la vérité, si bleus dans cette peau basanée qu'ils semblaient lumières ; la figure tenait de l'aigle et frappait. Toutefois, la beauté sortait de sa prestance, où se marquaient une force profonde, une irradiation de sa valeur, qui le cambraient et soulevaient. Comme son père, il se négligeait beaucoup, lui que la moindre parure rendait élégant.

Quelle que fût son impétuosité, le prince dépassait de beaucoup le sabreur ; chez lui l'étude soutenait le génie. On conserve de multiples manuscrits de sa main, vrais cahiers de devoirs. Entre autres, un atlas de fortifications qui expliquerait sa science des investissements.

Il se trouvait servi par des muscles héroïques, jamais las, et par une activité d'esprit incessante, presque maladive.

Conti, son cadet, fut un singulier bosco, qu'on destina tout de suite à l'Église quand on le vit si chétif, et qui n'en voulut rien savoir. Comme Gondi, il se livra à toutes sortes d'intempérances pour prouver aux siens que jamais il ne ferait un paisible ecclésiastique.

Il jalousait Condé qui se moquait de lui non sans indulgence quand, à l'ordinaire, le prince enlevait le morceau.

Longueville, le vieux beau-frère, apparait soudard mélancolique, très facilement morne, mari malheureux qui, n'aura même pas la chance proverbiale de sa disgrâce.

Ces trois hommes, avec Gondi, l'étincelant et vil machiniste, seront les artisans de la nouvelle Fronde. Les contemporains semblent admettre que les pivots secrets de la conjuration furent Chateauneuf, le vieillard fou de pouvoir, l'ami de Chevreuse, et Chavigny, le bilieux fidèle de Condé. Mais bien plus collective peut-on distinguer l'action qui s'exerça.

Condé prend plaisir à malmener au dernier point le parti de la Reine, à trancher du maître, avec une jactance qui semble de la provocation. Sa hauteur naturelle, après de tels exploits et succès, s'épanchait librement dans une sorte de verve méprisante. Mazarin eut tout à souffrir ; il le traite comme jamais Condé ne traita domestique : il le botte presque : "Adieu Mars ! " le quitte-t-il un jour, après une discussion, en lui tirant la barbiche ; il est excité par la duchesse de Longueville avec laquelle il s'est raccommodé, et dont il subit le tempérament chimérique.

Il demande pour Longueville le gouvernement de Pont-de-l'Arche. Que

cela semble étonnant de voir la reine tellement anxieuse de livrer ville si minuscule ! Mais c'est le pont ! Abandonner avec le pont ! Toute la province normande, sans recours. Cependant la Régente cédera. Condé "y prend goût à la tyrannie".

Puis il y a le Parlement de Bordeaux, soutenu par Monsieur le Prince, à propos de quoi s'agite encore le Parlement de Paris, soucieux d'appuyer son confrère.

Enfin le comble arrive, l'acte personnel, coup de crocs qui fait enfermer le mâtin. Jarzé s'imagina d'entreprendre la conquête amoureuse de la reine, poussé par Condé qui ricane derrière :

- Ils disaient qu'une femme espagnole, quoique dévote et sage, se pouvait toujours attaquer.

La reine, dans sa bonhomie habituelle, se contenterait d'en rire et railler, mais le Mazarin a de la jalousie, d'autant qu'on a promis son ministère à Jarzé quand il serait en faveur tendre.

Donc la Reine éconduit fortement, brutalement même, le pauvre imbécile qui sort du cabinet "bégayant, pâle et défait".

Toute la Cour en parle, s'en amuse, et sans hésitation appuie la reine. Et voici Condé qui s'enflamme, exige de la

Régente, si ce n'est des excuses, au moins qu'elle reçoive encore Jarzé ; qu'elle le reprenne sans lui marquer aucun ressentiment d'aigreur :

- Ce qu'on oserait imposer à une simple demoiselle ! Tous ces gens aux intrigues galantes, mais courtoises, s'en indignent ; on sent le moment propice ; on décide d'arrêter Condé, Conti et Longueville.

L'arrestation eut lieu dans le cabinet de la reine ; mais celle-ci, pour une fois, n'avait pas eu la force d'y assister. Elle emmena le petit Roi dans son oratoire et, lui ayant expliqué ce que l'on tentait, pria Dieu avec lui pour la réussite.

Ce fut : Guitaut s'approcha du prince et parla :

- Moi ! Monsieur Guitaut ! Vous m'arrêtez ?

Condé voulut que le capitaine des gardes allât solliciter la Reine :

- Cela ne servira à rien, Monseigneur...

Le Prince avertit ses deux parents qui se consternent. Beaucoup de monde autour d'eux, monde qui devrait être fort ennuyé et désirant se trouver à mille lieues : belle histoire à raconter, mais laisser dans le

souvenir de Condé qu'on avait été présent à son humiliation ? ...

Guitaut, prié encore, passa chez la Reine et revint sans rien apporter de nouveau : il faut partir :

- Pourvu que ce soit dans un lieu chaud, rit Condé qui se résigne.

Malgré tout, il tente de sortir par l'appartement du Cardinal. Guitaut le prévient :

-Non, Monseigneur, Comminges y est, avec douze hommes.

Alors, gaiement le Prince se tourne vers la compagnie et prend congé avec grâce.

Comminges l'emmène par l'escalier dérobé, garni par de telles trognes soldatesques que le prisonnier fonce le sourcil :

- Hé ! Comminges... cela sent Blois !

Mais Comminges le rassure : il est gentilhomme et n'aurait rien accepté d'autre que de le mener au bois de Vincennes.

On fit le tour des murailles pour ne pas traverser Paris, et l'on prit de tels chemins que le carrosse versa ; le Prince, si agile, "se trouva soudain au milieu de la

campagne, plus vite qu'un oiseau qui se serait échappé de sa cage ! "

Miossens l'arrête. Ce même Miossens avait en poche l'ordre de prise de corps, signé de Condé lui-même... farce (?) du Cardinal, qui aurait utilisé un blanc-seing donné jadis par le Prince ; on dit aussi que, pour prouver la hâte et la négligence de Condé dans ses signatures, il lui aurait fait parapher sa propre arrestation.

Ici l'on trouve une réplique de Comminges, tellement dans le goût de l'époque, et si fort inattendue dans la nôtre qu'il faut la citer : le Prince demande à ce soldat ce qu'il pense de son malheur, et reçoit cette réponse :

- Il devait croire que son plus grand crime était pareil à celui de Germanicus qui devient suspect à l'empereur Tibère pour valoir trop, pour être trop aimé et pour être trop grand.

Enfin ils furent donc bouclés au donjon du bois, et, comme rien ne se trouvait prêt, ils passèrent la nuit à manier les cartes. Condé étincelait d'une sorte de verve, un peu désespérée peut-être. Comminges, en huit jours, s'en toqua – et le Prince aussi.

Voici donc le renversement des choses : la vieille Fronde déborda chez la Reine – ils tenaient tous, un peu ridiculement, leur épée à la main, au fourreau, il est vrai, et juraient qu'ils étaient les bons serviteurs du Roi. La Régente fut très bien, et parla du

prince "avec beaucoup de modération" ; et quand la duchesse de Montbazon arrive, éclatante de joie, la Reine lui répond qu'elle ne trouvait nullement "la chose délectable et qu'elle se serait estimée heureuse si Monsieur le prince eût voulu ne l'y point obliger".

La nécessité commandait d'ailleurs – nous ne savons pas tout – car l'intrigant Chavigny, ami du Prince, d'abord atterré, "après avoir rêvé" un instant, frappa dans ses mains et proféra :

- Sans cela le Cardinal eût été perdu !

On voulut s'assurer de Madame de Longueville.

Aussitôt l'effrayante nouvelle, la duchesse avait couru chez sa mère. On l'y rejoint, tandis que la vieille Montmorency pleurait sur "ses enfants", avec la douleur simple d'une concierge.

La Vrillière qui devait saisir Longueville est berné : sans hésitation, la Duchesse dégringole un escalier de service, avise un carrosse qui attend dans la cour – c'est celui de la Palatine ! ...

Tant pis ! Elle y saute, commande, et fouette cocher ! La voilà partie chez une amie sûre qui l'héberge jusqu'à son départ nocturne pour la Normandie.

La duchesse de Bouillon sortait de couches, quand elle apprend les événements, elle agit avec la hâte admirable des politiques, habille en filles ses quatre garçons et les fait fuir. Carnavalet la gardera à domicile : mais un soir, pendant une partie de reversi, l'enragée frondeuse descend à la cave avec sa fille et s'échappe par un des soupiraux. Imaginez le rétablissement et la sortie de ces dames à falbalas !

Beaufort a reçu une mission qui l'enchante ; toute la nuit, cette pure nuit d'hiver, il chevauche dans les rues et ruelles en annonçant que ce bougre de Condé est puni, flanqué au violon ; et parle si bien que les feux de joie populaires éclairent sa cavalcade.

Cependant la duchesse de Longueville entreprenait de soulever la Normandie, et les Bordelais prennent fait et cause pour les prisonniers. La Régente, qui se souvient de son mari, part sans barguigner droit sur Rouen, qui d'ailleurs se refuse à hospitaliser la Duchesse.

Madame de Longueville file sur Dieppe, devançant la cour et le petit Roi qui vont leur tran-tran. La Reine détache en avant Praslin suivre l'héroïne, et il entre à Dieppe sans coup férir, tandis que la Duchesse n'a pas réussi à conquérir les rogues échevins, bien qu'elle ait fait tout le charme possible.

Elle se réfugie au château en attendant de monter sur un vaisseau qui

croise. Il faisait un temps affreux, et il faut embarquer malgré tout ; cela presse !

Quand elle arrive sur la grève, un matelot la prend à bras-le-corps pour entrer dans la chaloupe ; l'homme fait un faux pas, bousculé par les lames, et la pauvre belle blonde tombe au milieu des rouleaux de vagues...Dans quel état put-on la repêcher ! Car elle eut grand peine. Ce fut long ! Ah ! ses jolies boucles "au repentir ! "

Elle voulait quand même passer, mais quand on apprend que ce fameux vaisseau, dont on voyait roidir les câbles, est gagné par Mazarin, la duchesse va courir la campagne, quinze jours durant, pour dépister les recherches. Elle peut enfin émigrer, déguisée en homme – c'est leur rage, à ces toquées ! A la mort de Madame de Rhode, on trouva dans sa garde-robe, une quantité incroyable d'habits masculins à sa taille, dont plusieurs frocs, de minimes, de cordeliers, de génovéfains, toutes cagoules monastiques d'une exactitude de détails parfaite ! Un petit jeune homme, las à mourir, gisait sur un fumier ; c'était la duchesse d'Orléans, Mademoiselle de Lorraine qui tentait de s'échapper de Nancy.

Arrivée en Hollande, Anne-Geneviève descendra vers le Rhin, et se consolera de bien des choses en faisant perdre la raison à Turenne.

La Cour ayant assuré dans le devenir la Normandie, redescend vers la Bourgogne, où les deux Tavannes, oncle et neveu, sont nez à nez, prêts à se battre comme autrefois leurs pères, au temps de la Ligue.

Le neveu, frondeur, est obligé de capituler, et la Régente avec le Roi, obliquent sur Bordeaux. Les Condé y sont maîtres, grâce à l'activité, l'intelligence, l'ardeur sans pareille de Madame la princesse, cette petite Brézé, pour qui l'on n'avait pas eu assez de dédains.

IV

Les Condé, premiers rôles comiques

La Reine, avec sa manière vaillante, dut pincer du bec, mais rire d'un bon coup, après... La princesse de Condé avait réussi à rejoindre Bordeaux dans des circonstances dignes d'inspirer plus tard Marivaux. Évidemment, on désira tout de suite la consigner à Chantilly ; garder en elle un otage sans prix.

La Cour y envoya une petite armée, malheureusement commandée par un Monsieur du Vouldy, qui, pourtant gentilhomme de la Chambre, mais sans doute de fraîche date, ne connaissait pas la princesse.

Les Condé jouissaient du dévouement presque féroce, de Lenet et de Gourville, intrigants d'une audace que rien ne pouvait effrayer. Ils décidèrent la princesse à jouer une chance incroyable.

Elle fait recevoir de Vouldy par une jeune Anglaise, son amie-domestique, la demoiselle Gerber, qui, vêtue somptueusement, trop somptueusement (un plus malin de la Cour s'en serait inquiété), reçoit à sa place le geôlier galant et accueille ses courbettes avec la plus noble des tristesses. On a fourbi les mains d'un petit campagnard ; il joue le rôle muet du duc d'Enghien. Cela réussit à merveille, et bientôt, la Princesse échappe avec son fils.

Elle appelle aux armes tous ceux qui haïssent le Mazarin, qui tiennent aux Condé, et fait paraître en elle la valeur d'une nièce de Richelieu : elle marche vers Bordeaux.

La Princesse mère, toute vieille qu'elle soit, s'évade, elle aussi, malgré la garde du pauvre gentilhomme, et, après avoir erré six jours, rôdé entre les patrouilles, parvient à Paris, où elle s'en va solliciter le Parlement comme une triste malheureuse, elle, première princesse du sang, fille du grand connétable de Montmorency.

Les entrailles parlementaires et parisiennes en frémissent, et la Compagnie lui procure sauvegarde dans une de ses maisons.

Les Condé reçoivent à Bordeaux un accueil triomphal. L'enfant princier s'écrie au passage des gens du Parlement :

- Messieurs ! Servez-moi de pères... le cardinal de Mazarin m'a ôté le mien !

Les Bordelais nommèrent l'enfant généralissime de leurs armées. La Princesse broda les drapeaux d'une grenade qui éclate : "coacla ! ", comme devise, elle aussi, la contrainte l'avait fait exploser...

Un ambassadeur d'Espagne arriva cependant avec des promesses, de l'or,

de l'amabilité ; et il amena l'inévitable réaction de ces parlementaires dont nous avons marqué les fidélités et les trahisons ; les trahisons, les rébellions plutôt.

Ils le refusèrent ; la foule manqua de les écharper dans un mouvement furieusement agressif. La princesse se jeta au milieu des combattants, les suppliant, les haranguant. Là se place, dit Petitot, "son moment le plus glorieux". Elle les calma.

Le Roi s'empare des faubourgs : Bordeaux fléchit : la Princesse le sent et veut délier la ville de ses promesses quand ses généraux appellent l'Espagne pour la soutenir malgré elle. Tandis que la Princesse dormait profondément, Lenet l'éveille et lui tend une lettre à signer, d'urgence : "oubliée de la veille", dit-il.

Elle appose ainsi sa signature sans contrôler le texte qui mandatait un envoyé vers Philippe IV.

Néanmoins, elle quitta Bordeaux, y laissant un souvenir inoubliable. Sur "sa petite galère", en Gironde, en fin septembre, elle rencontra les bateaux de la Cour, demanda à voir la Reine pour sa soumission personnelle.

La Reine la reçut doucement, mais sans s'engager pour les princes. La Rochefoucauld, l'ingénieux Lenet et le duc de Bouillon accompagnaient. Mazarin leur

fit mille grâces et sourit, si bien qu'il les emmena dans son carrosse, en promenade. Ils étaient assis sur la pointe des fesses évidemment et la réunion parut si extraordinaire que Lenet souffla à La Rochefoucauld son émoi ; l'autre répondit, flegmatique :

- Tout arrive en France.

Ce mot trop vrai ne devait pourtant pas être celui de la fin : la nouvelle Fronde ne faisait que débuter. Les partisans des princes s'agitaient et entreprirent de les délivrer. Une cabale aussi s'arrangea à les rendre sympathiques. Quel pouvoir détenaient les gens de lettres ! Leurs petits vers sont des actions d'État :

Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles

Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Ces vermicules de Mademoiselle de Scudéry furent dans toutes les bouches, car à Vincennes, Condé greffait et palissait des œillets ; lui-même eut un mot à grand succès :

- Aurais-je jamais imaginé que ma femme ferait la guerre pendant que je cultiverais mon jardin ?

On s'occupe d'eux avec ingéniosité : leurs lettres parvenaient dans

des écus de six livres dont les deux faces se vissaient – plus tard on y glissa des miniatures et la pièce d'argent devint secret d'amour. Nous en connaissons plusieurs : cette légende y est encore attachée. Pour procurer une défense aux princes, on remplaça un des bâtons du lit, qui, rompu, leur servait de béquille, de canne, par un autre exactement pareil, mais où on avait logé une épée. Dans la main de Condé, l'objet pouvait servir efficacement. Seulement comme ce fer alourdissait singulièrement le bâton, ils ne le quittaient jamais : toujours en main pour qu'un exempt ne pût s'étonner de son poids. (L'abbé Arnauld.)

Turenne tenta de les joindre ; alors ils furent transportés à Marcoussis, dans une demeure forte au milieu d'un étang ; là encore on prévit des bateaux de cuir, on suscita des complicités ingénieuses, Condé riait, mais les autres tournaient à la mélancolie.

Dans le grand automne frileux, la Cour, après dix jours peu agréables à Bordeaux, reprit la route de Paris.

On arriva enfin le 7 novembre à Fontainebleau, péniblement : il fallait s'occuper des princes dont les partisans gagnaient du terrain. On désirait transférer

les prisonniers au Havre et obtenir pour cela l'assentiment du duc d'Orléans. Son ex-favori, La Rivière, avait succombé dans l'arrestation de Condé ; celui qui succédait était encore bien plus dangereux : Gondi, dont le prince raffolait.

Et voici ce chapeau de cardinal qui va faire tant parler, ce chapeau pour lequel Gondi bouleverse les États. Gaston accepte le transfert au Havre, à condition expresse que la Cour nomme cardinal le coadjuteur ; et les prisonniers partent sous la conduite du comte d'Harcourt ; Condé chante et improvise :

Ce grand comte d'Harcourt
Qui secourut Casal et qui reprit Turin
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Mais dans une scène qui semble convenue, le Chancelier se jette aux pieds de Mazarin pour le supplier de ne pas donner suite à sa proposition en faveur de Gondi qui rage, décide de rejoindre sous son patronage les deux Frondes afin de couler Mazarin qui vient de le jouer. La jeune Fronde, celle de Condé, et la vieille, celle des parlementaires, faisant bloc, la Reine et le ministre, isolés, seront vaincus.

Gaston prend solennellement parti pour la libération des princes et, en tant que lieutenant-général du Royaume, exige des bourgeois l'obéissance à ses ordres seuls, contre ceux de la Reine et du Cardinal.

La Cour convoque sans adresse le Parlement, qui approuve le duc d'Orléans, quoique le président se soit entremis avec décision pour la reine, vainement.

La bataille, si bien commencée, semble perdue... Le chapeau de Gondi a fait trébucher Mazarin qui se voit obligé de partir, et s'en va délivrer lui-même les princes au Havre.

Condé l'y accabla de sarcasmes, sans méchanceté, brillants. La liberté lui donna de l'indulgence non sans le faire jouir, savoureusement, de l'humiliation où se trouvait réduit il facchino : "Il m'a baisé la botte", dit-il en revenant à sa cousine Montpensier.

V

Le panier de crabes
(février-août 1651)

La Reine ne perd pas courage : son grand souci est de garder le Roi. Il semble aussi qu'elle ait songé à partir pour rejoindre Mazarin et revenir avec l'armée d'Allemagne. À partir du 9 février, il est déjà trop tard : on dénonce le projet comme une réalité immédiate, et le Palais Royal est investi par le peuple.

La Régente fait tête. Gaston lui envoie nocturnement, à plus de minuit, deux officiers pour surveiller le Roi et tout voir. Elle sort de son lit et leur montre Louis XIV qui dort sous ses courtines. Autour, la ville gronde et menace ; des troupes obscures cernent le palais... des gens aboient : "Le Roi ! le Roi ! "Encore l'émeute ; on se presse autour des gardes, l'excitation monte, la reine commande :

- Ouvrez les portes ! Toutes les portes !

Et, gardant Villeroy, elle reçoit – nous ne croyons pas une foule, suivant la légende – mais au moins une forte troupe de populaire déléguée, dans la chambre royale. Les piétinements frénétiques deviennent immédiatement des pointes, à la vue du grand lit et du garçonnet qui dort. Trois heures durant la Reine agit, exhibe ou parle : que ceux qui ont vu aillent bien vite

rassurer les autres. Son cran ne tombe point mais ses sentiments profonds doivent émouvoir... car enfin ! Il eût suffit d'un énergumène parmi ces singuliers attendris.

Elle parla familièrement aux bourgeois, les entreprit. Parmi eux, un certain du Laurier qu'elle reconnut ou qui se nomma : "Mon cher Monsieur du Laurier" par-ci, "mon bon Monsieur du Laurier" par-là, et il court à s'en crever parmi les masses du dehors, pour les calmer et prouver son zèle. Elle termina la conquête des geôliers en leur montrant elle-même sa chapelle et ses reliquaires de diamants.

Toutefois, elle fut absolument prisonnière dans le Palais Royal, sans en pouvoir bouger, même pour des visites en ville. Quant à tenter de sortir de Paris, impossible ; bien plus encore, les consignes des portes furent si formelles que toute femme qui les franchissait devait se démasquer : pour ne pas altérer ce teint blanc, les femmes ne s'exposaient pas au grand air sans masque hermétique.

Elle riait quand même, avouant cependant que malgré la beauté de la prison, elle eût préféré être ailleurs. Mais, de justesse, elle garda son petit Roi.

Mazarin galopait avec cent chevaux d'escorte vers le Nord-Est, loin, toujours plus loin, poursuivi par les invectives du Parlement et des nobles et du peuple.

À partir du retour de Condé, la situation devient si confuse qu'aucun historien ne pourrait espérer en donner un schéma qui suffise. Mécontentements, avidités, rancunes, s'accrochent sans répit, inextricablement cramponnés les uns aux autres.

Nous haïssons de minimiser les causes ; mais on doit avouer que la dernière période de la Fronde tourna autour du chapeau, du rouge chapeau de Gondi.

Ce sera la promesse formelle du cardinal qui rapprochera Gondi du parti Mazarin, permettra son retour et le succès final des royaux, comme ce fut l'atermoiement de la décision cardinalice qui jeta Gaston au parti Condé.

Gondi avait trente-sept ans, il était tout petit, brun, avec des yeux pleins de feux caressants, mais qui n'y voyaient goutte : son ardeur sexuelle venait peut-être de ne pas savoir distinguer les défauts physiques des dames. Il chérissait les femmes grandes et les grands desseins ; il y sautait, vif, comme une puce. Il ne pouvait vêtir qu'une petite cappa magna, mais magna quand même. Le cardinal de Retz dut être drôle quand il disparut sous le lourd, le vaste couvre-chef à glands multiples !
En somme, dans la curée, il n'aura que cette fidélité-là : son désir de la pourpre. Quand il l'obtint, il commença de vieillir. Avant, les duels, les batailles le vivifiaient, l'Éminence l'étiolait. Il ne fut loyal qu'au combat à main armée ; pour le reste traître avec la délectation de la traîtrise, son raffinement ; tous ses amis

le méprisaient, mais il fallait bien que ses ennemis l'admirassent. On ne peut l'appeler satanique, il est bien trop gai : c'était le plus pétulant des diablotins qu'Innocent X allait introduire au Conclave.

Les mois qui vont suivre, les six mois qui séparent Condé de sa fuite vers la grande aventure sont les plus sournois de la Fronde. La Reine semble agir avec une habileté consommée, inspirée sans doute par Mazarin qui lui envoie des lettres fréquentes de Brulh, où il attend. Elle désarme en partie l'ancienne Fronde par ses concessions.

Condé qui rugit toujours quand il revient, indispose même ses amis. Il avait en exécration la vieille Fronde, Gondi, en particulier. L'entente semblait réalisée entre Condé et la Reine : or, celle-ci noyait savamment le Prince, en lui laissant toute liberté d'agir selon ses goûts et ses élans. Condé appuie la motion parlementaire qui retirait aux cardinaux le droit d'être ministres, comme dépendants d'une puissance étrangère. Cela était dirigé contre Mazarin, mais atteindrait aussi Retz. Condé attaque Madame de Chevreuse, en empêchant grossièrement le mariage de sa fille avec Conti ; mariage à quoi Gondi, amant de la jeune fille – et amant comblé – pousse de toute sa force ; car, si le prince de Conti se mariait, le cardinalat qu'on lui réserve resterait sûrement vacant, et utilisable ; puis il est toujours agréable de marier sa maîtresse. Condé refuse de payer les cent mille écus promis à Madame de Montbazon,

et ainsi s'aliène définitivement Beaufort. La Reine cède encore au prince en prenant de sa main un ministère Chavigny, dont la vieille Fronde ne peut même pas supporter l'ombre. Plus !

Condé obtient la promesse qu'on renversera les sous-ministres (secrétaires d'État) Lyonne, Le Tellier et Servien. Enfin pour couronner son bel ouvrage, il froisse la Palatine.

La Palatine, Anne de Gonzague, la sœur de Marie, reine de Pologne, à la belle ambassade, est la plus intrigante des intrigantes : un Gondi femelle. Elle avait réussi à rapprocher Gaston de Condé... Qu'à cela ne tienne ! Elle va travailler exactement dans le sens contraire. Elle arrive même à mettre en relations la Reine et le coadjuteur, en relations secrètes.

Dans une entrevue nocturne, la Régente, qui semble s'en amuser, assure au petit Retz son cardinalat ; lui apporte sa nomination, du côté français ; pas encore ratifiée par le Pape, mais demandée officiellement (en rentrant, Gondi dut passer le reste de la nuit à tenter de se voir en pied dans la glace)... Et il marcha à fond pour les Royaux, si bien qu'amateur de situations nettes, il proposa, non seulement l'arrestation nouvelle du Prince, mais encore son meurtre... d'ailleurs Condé préparait la guerre étrangère...

Bien entendu, la Reine n'admit pas pareille valeur d'échange, assez excusable chez le cardinal de Retz car Gouville, l'homme de Condé, avait prétendu à la peau

du coadjuteur et la manqua de peu. Si Retz eût été fidèle à sa maîtresse, il y passait, on l'attendait au retour ; mais trop inconstant, il était déjà chez une autre... On ne peut pourtant voir là un dessein providentiel...

L'idée d'assassinat est dans l'air, au point que le vainqueur de Rocroy, pris de panique, un beau soir de juillet, s'enfuit, et gagne sa maison de Saint-Maur à travers champs.

On s'arrange encore, on lui sacrifie définitivement les trois sous-ministres en fin de juillet. Il n'en devient que plus exigeant. Alors Gondi et la Reine font rédiger un réquisitoire contre lui et l'envoient au Parlement.

On voit donc le jeu de la Reine :

1° accord avec la vieille Fronde par l'arrestation de Condé ;
2° rupture de cet accord par le retour de Condé ;
3° démolition en sous-œuvre de Condé et ré-entente avec la vieille Fronde, qui d'avoir été gagnée déjà une fois, le sera plus complètement en rentrant au pouvoir.

L'acte d'accusation fut lu durant la fameuse séance parlementaire du 27 août 1651, au milieu des troubles plus violents encore que ceux de la Régence-Médicis ; Condé et Gondi, renforcé du parti

de la Reine, se mesurèrent. Le Prince avait armé tout son monde : ce n'étaient point gens de plume ! Gondi, sous un prétexte charitable, s'entourait d'une garde (gentilshommes et soldats) qu'il logeait à l'archevêché ; et il arriva avec ses hôtes au grand complet.

La bagarre éclata immédiatement, car Condé et Gondi se brocardèrent aussitôt en présence. Le Parlement, en entier, tâcha de ramener le calme parmi les spadassins qui bondaient ses chambres. La Rochefoucauld s'y emploie pour Condé, et Gondi sort dans la grande salle afin d'apaiser ses bravi. Il trouve toutes les épées dehors !

Profitant d'une accalmie, il veut rentrer ; mais La Rochefoucauld pousse sur lui la porte, dont les deux battants le coincent dans un piège à mâchoires, où notre petit coadjuteur s'agite désespérément. La Rochefoucauld, au moyen d'un crochet de fixation, maintient solidement la trappe. Gondi est dans une situation grotesque, mais très redoutable ; si son torse bien en vue est protégé par la chambre des séances, son derrière s'offre, exposé à toutes les fantaisies de la grande salle où les violences sont déchaînées.

Champlâtreux, le fils de Molé, arrive enfin à son secours : juste au bon moment, paraît-il, car on assure qu'un Condé s'apprêtait à le dépêcher d'un coup de poignard dans les lombes.

Mais la haute comédie reprit bientôt ses droits. Quelques jours après, Condé, en carrosse, rencontra une procession menée par Gondi. Ses gens insultèrent le coadjuteur. Condé les fit taire, et se jetant hors de sa voiture, tombe à genoux dans la rue avec ses amis. Gondi lui octroie sa plus belle bénédiction, restant couvert, à titre de prélat ; puis, se découvrant à son tour, il salue le prince très bas, en tant que gentilhomme. La foule cria Noël, et repartit, sanctifiée jusqu'aux moelles.

VI

L'intermède à grand spectacle (7 septembre 1651)

Ce fut pour la majorité du Roi : il est probable que la Régente dut envoyer ses derniers joyaux chez le Juif, car les temps étaient maigres. Mais sa finesse sentait la nécessité d'une présentation royale, afin de restaurer le prestige de l'Enfant. Elle y réussit : le Roi reprit de sa mystérieuse puissance ; de sa semi-divinité. La pompeuse mise en scène fut œuvre politique. Louis s'en alla déclarer sa majorité au Parlement.

Voici quel fut l'ordre du cortège et son aspect – sommaire – à notre regret d'endiguer ce flot de splendeur.

Après que toute la haute noblesse eut salué le Roi debout dans sa ruelle, on partit. En tête, cinquante guides des livrées royales ; puis sept à huit cents gentilshommes de grand lignage, "très lestement équipés et montés", à cheval, divisés en trois groupes.

... derrière, les chevau-légers de la reine : "Cent maîtres", conduits par Saint Mesgrin en argent et or, sur un très beau blanc dont les broderies de caparaçon rappelaient celles du cavalier : un ensemble équestre.

Les chevau-légers du Roi : deux cents maîtres "en habits de passements d'or et d'argent", commandés par Monsieur le comte d'Olonne, en même couleur, mais avec un baudrier de perles et, sur la tête, un bouquet prestigieux de plumes d'autruches blanches, feuille morte, et couleur de feu, son cheval blanc portait housse d'écarlate, brodée d'or.

... la compagnie du Grand-Prévost, à pied ; lui, tout seul, à cheval. Les Cent-Suisses suivaient immédiatement, vêtus de neuf, avec toque de velours noir et vastes plumailles (à l'allemande). Monsieur de Diesbach, d'une ancienne famille suisse les commandait, qui montait un barbe empanaché d'aigrettes, et raidi d'or moulu. Monsieur de Diesbach portait l'ancien costume des reîtres, à crevés et taillades, le haut-de-chausse découpé ; l'habit couleur de flamme ; aigrettes infinies ; agrafes de diamants. Autour de lui, roulaient sur leurs jambettes douze petits Suisses, bambins joufflus, harnachés exactement comme les grands, qui soulevèrent l'enthousiasme avec leurs mignonnes pertuisanes.

L'aide des cérémonies précédait les Grands : lieutenants-généraux ou gouverneurs, tous montés magnifiquement et vêtus à éblouir. Entre autres Monsieur le comte de Clères, en pourpoint d'or et chausses cramoisies, garniture de rubans "que le plus grossier vulgaire appelle pet d'oie". Son cheval pommelé ravissait par ses tresses et entrelacs de crinière : "ce ne pouvait être qu'ouvrage d'un coiffeur de dames ! "

... les trompettes sonnant, avant les chevaliers de l'Ordre et les Grands Officiers de la Couronne...

... les trompettes à mandille de velours bleu ; les hérauts d'armes, en écarlate et fleurs de lys, caducée au poing.

... Saintot, Maître des Cérémonies, qui s'agite... Les maréchaux de France... de la gloire, de la poudre, qui passent... et des sons de victoires, galets bruissants d'une marée triomphale.

Monsieur le comte d'Harcourt est tout seul. Le grand Normand porte l'épée du roi ; son habit est de toile d'argent, son cheval, de cramoisi, secoue de bizarres rênes de taffetas noir... des pages, des valets de main, un moutonnement de plumes blanches... des gardes à pied qui avancent comme murailles successives, des massiers... Attention ! Ma fine et mon cher, avise ! je crois que ...Oh là... mon Dieu ! Seigneur !

C'est lui... LE ROI !

Tellement couvert de broderies d'or qu'on ne pouvait voir ses étoffes, si grand, le joli! Qu'on n'y peut croire... Il monte un barbe de couleur isabelle qui fait sauteler sa housse criblée de fleurs de lys d'or et surbrodée de Saint-Esprit : le barbe pointe, et rue un peu, et danse ; le Roi le modère et l'excite, sourit, s'amuse... et la foule en meurt ! Tout craque dans les tribunes ! Ils jettent leurs cœurs avec des cris ... Qu'il est beau et qu'il est blond ! Malgré la petite vérole, son teint brille en fleur de May...les tréteaux, ménagés jusqu'au deuxième étage, râlent sous les trépignements ; on a crevé les

façades pour agrandir les fenêtres ! On a tout mis dehors pour arrêter Son regard ; les lèvres tremblent : on pleure, on tend les bras... Ah ! Il est passé...

*

On entendit la messe en la Sainte-Chapelle du Palais où l'archevêque de Bayeux, son trésorier, tint la première place auprès du Roi. Puis, précédé des quatre présidents, des Cent-Suisses, tambours battants, ronflants, la reine à ses côtés, le Roi arrive au lit de justice, et tout se place dans un grouillement de couleurs, qui soudain s'ordonne et se fixe. Dans les lanternes dorées suspendues aux murailles, la reine d'Angleterre, et les duchesses, et les ambassadeurs des Puissances...

Le Roi parle : il prend le gouvernement ; il espère que "ce sera avec justice et bonté"... La Reine lui fait un beau petit compliment ; le Roi répond et, descendant de son lit, embrasse sa Mère. Après viennent tous les princes qui baisent la main et rendent hommage. Le Premier Président parle un peu longuement ; trop ; mais il félicite la Reine de ses royales vertus, de la bonne éducation donnée (encore bien meilleure, bonnes gens ! Que vous ne vous en doutiez !)

Le peuple entre. On lit un édit contre les ducs, pour faire passer le gros morceau : la déclaration d'innocence de Condé.

Et enfin on repart, cette fois par le Pont-Neuf et la Croix du Trahoir, dont le sieur François, intendant des aqueducs et

sources, a changé l'eau de fontaine en vin, en vin qui coula de neuf heures du matin à six heures du soir, achevant de saouler ceux qui se gardaient encore ; tous les canons pétaradèrent ; de la ville, des remparts, de la Bastille, des maisons garnies ; peut-être qu'on tira à boulets rouges sur la campagne, comme dans les grandes fêtes marines, pour tuer les génies mauvais de l'air, des hommes aussi, en sacrifices sanglants, brûler des forêts, en feux de joie immenses ! Le soir, la ville flamba de toutes ses fenêtres : l'odeur des cires, des encens, des victuailles, des salpêtres, fit tousser les vieilles dans les fauteuils, et rire les gosses dans les berceaux. La France ne dormit pas.

*

Cette manifestation de la puissance directe du Roi marqua un changement fort important. Le rôle de Gaston et de Condé, appris de la Régence, nommé par le Roi défunt, était révolu. Ces personnalités rentraient dans le rang. Ce fut le Roi majeur qui changea le ministère encore une fois, en reprenant Châteauneuf, Molé et La Vieuxville (créature de la Palatine), gens de la vieille Fronde.

Condé est perdu, découronné, d'autant que ses menées espagnoles commençaient d'être connues et que son blanchissement, au lit de justice, n'avait eu aucun effet.

Le fougueux prince décide la bataille et descend vers la Guyenne pour la soulever de nouveau.

Mais le Roi est majeur ; les temps sont passés des querelles de Régence. Condé s'aliène de plus en plus de monde : sa révolte, si près de la grande fête des cœurs devient un scandale.

Et la Reine repart accompagner le Roi aux armées. On ne peut se reprocher l'admiration : il lui serait si facile de déléguer son autorité ; si elle est paresseuse, comme elle malmène cette paresse ! La Cour marche vers le Bordelais et, chemin faisant, prend Bourges. La Reine sent le moment favorable : elle tient Gondi qui rêve rouge et pourpre ; elle rappelle Mazarin.

Le Parlement se déconsidère, il fulmine, rend un arrêt d'une férocité presque risible, le moins législatif de ses mandements : toutes les communes de France doivent se soulever contre Mazarin et le livrer mort ou vif ! Une rançon d'un million, valeur actuelle (1948), sera donnée à ses vainqueurs. Pour la payer, on vendra la bibliothèque que le Ministre a constituée avec tant d'argent et de haute peine. La superbe collection est pillée.

Le Parlement, lui aussi, oubliait la Majorité : c'est le Roi qui a ordonné à Mazarin de revenir en lui ramenant huit mille chevaux pour soutenir la guerre contre le Prince ; cela n'est plus interprétable comme un caprice féminin ; la noblesse le sent si fort qu'elle accourt très nombreuse au-devant du ministre. Lui, pour une fois, militarisé, poussé par la réussite, devient martial.

VII

Le coup de canon de Mademoiselle (1652-1653)

La voilà donc enfin sur l'échiquier, l'illustre fille de Gaston d'Orléans, la dernière héroïne ; celle qui voudra le rester toujours, malgré la mode et les mœurs et poursuivra sous Louis XIV l'aventure amoureuse à défaut d'autres. Elle avait tué sa mère en naissant – ce fut son premier meurtre – elle tuera son mari, suivant le mot trop connu pour avoir été dit, en intervenant dans la Fronde. D'ailleurs n'aurait-elle pas le mauvais œil ? Ceux qu'elle convoiterait pour partager sa couche et ses duchés, finissent mal ou vite.

Quand elle jouera sa grande partie avec Condé, elle aura déjà vingt-quatre ans et va coiffer Sainte-Catherine : moment périlleux pour la réserve des jeunes personnes à qui leur vertu commence de peser. Elle devait être belle mais pas jolie ; sa hauteur lui conférait de la ligne, mais point de charme. Elle n'atteignit le charme qu'avec les timidités de ses fiançailles pour un temps très court, et à quarante ans. La Reine l'aimait bien ; semblait la destiner au Roi. Mademoiselle paraît n'avoir reconnu cette affection que d'une insolence finale.

Condé fut son héros ; sa gloire ardente et comme spontanée convenait à

cette jeune femme pour qui le sang et la naissance représentaient les vertus essentielles. Elle luttera pour le Prince et le sauvera en se perdant.

Le Roi avait rejoint le ministre à Poitiers ; "cette laide et grande ville", et la Cour ne descendit pas plus loin, car Harcourt soutenait brillamment la guerre en Guyenne contre Condé et que d'autres dangers arrivaient par le Nord : une armée Nemours ; une armée Beaufort (petite) ; une armée Orléans.

Il ne fallait pas s'éloigner de Paris. La Cour vint à Blois et s'installa malicieusement dans les apanages de Monsieur. On est soucieux des mouvements de l'ennemi, mais on a Turenne. Turenne avec soi, qui, abjurant ses folies, sert magnifiquement le Roi majeur.

La Grande Mademoiselle est nommée générale de l'armée de son père, et, comme le Roi guigne Orléans, elle veut arriver la première pour maintenir la ville en rébellion.

Molé, pour le Roi, Mademoiselle, pour les princes, frappèrent aux portes opposées. Ils furent éconduits tous les deux par les bourgeois prudents qui désiraient rester neutres ; attendre et voir.

Mademoiselle ne l'admit pas, et avec ses aides de camp, les comtesses de Plesque (une Normande, dame Le Veneur) et

de Frontenac, elle s'exhiba à pied, tout au bord du fossé, marchant sur le glacis garni de ronces et de buissonnades. Elle parlait aux gens qui garnissaient les murailles, à qui elle plut.

Il se trouva même des bateliers assez engoués d'elle pour la faire monter à bord, défoncer une petite porte ronde, et y pousser Mademoiselle entre les ais rompus. Les Orléanais la tirèrent par-là, ce dont souffrirent les toilettes et un peu la gloire, car le peuple n'épargna pas ses rudes caresses aux amazones... Qu'on nous passe un néologisme volontairement anachronique, cavalier, mais qui peint si juste : Mademoiselle et ses généraux furent considérablement pelotés.

Nemours et Beaufort avaient rejoint, mais la ville d'Orléans ne voulut point recevoir leurs armées, et ils se chamaillaient. Condé vola jusqu'à leur campement.

Il fondit sur Montargis qu'il prit, et, le 7 avril, mit complètement en déroute le maréchal d'Hocquincourt, qui commandait pour le Roi dont le Prince arriva bien près.

Le 8, la Cour apprend cette dangereuse défaite ; seule la Reine ne témoigne d'aucune frayeur ; elle était à sa toilette et eut assez de sang-froid pour ne pas l'interrompre. Elle fit confiance à Turenne,

qui d'ailleurs rallia les troupes et arrêta l'avance de Condé.

Le 11, Monsieur le Prince rentre à Paris, sans son armée mais triomphalement, patronné par Gaston ; seulement l'ingénieux Gondi s'arrangea pour rendre le vainqueur insupportable, même sinistre ; et Condé sentit très vite l'opposition se reformer. Cependant il tenait les alentours de Paris, et la Cour se rapprocha, parvint à Saint-Germain.

Mais un autre figurant, bien digne de cette galerie d'originaux, s'empressait d'accourir sur la scène : Charles IV, duc de Lorraine, et beau-frère de Gaston. Mazarin croyait l'avoir si bien acheté qu'il donna l'ordre aux intendants royaux de ravitailler l'armée lorraine durant sa route. Malheureusement, dès en arrivant au but, de si confortable manière, le Duc changea d'amitié et de parti.

Il n'avait aucun honneur, mais tant de verve pour couvrir son indélicatesse qu'on éclatait de rire au moment de s'indigner. Ses soldats seuls lui restaient de toute sa fortune : il tentait d'en tirer le meilleur possible. Parmi ses tours si vifs, n'ordonna-t-il pas, un jour où sa cavalerie se trouvait fort démontée, une réunion générale de ses prêtres lorrains. Pendant que ces ecclésiastiques discutaient théologie, il confisqua toutes leurs montures :

- Quand tant de bons cavaliers vont à pied, dit le prince, pourquoi mes curés iraient-ils à cheval ?

Une fois que, dans ses rares victoires, il avait dévalisé les bagages du maréchal du Hallier, il y trouvera les ordres, les décorations de ce général et les montra à ses hommes :

- "On ose dire que nous sommes excommuniés, et pourtant voici le Saint-Esprit qui vient avec nous ! "

Il aimait extrêmement les dames et recevait très bien. Mazarin l'acheta de nouveau, mais pour assurer le marché, il fallut lui envoyer un huissier sévère : Monsieur de Turenne. En attendant, le cardinal sut assez bien intriguer pour que Paris refusât d'ouvrir ses portes au prince lorrain. On barricada les rues aboutissant aux portes du Nord-Est, barricades qui servirent puissamment au prince de Conti pour tenir dans sa nouvelle campagne.

En effet, Monsieur le prince, en cantonnement à Saint-Cloud, trouvant sa position trop faible, résolut d'aller se placer près de Charenton, afin de se couvrir par les deux rivières, Marne et Seine. La manœuvre était dangereuse, car on devait passer tout au long des murs de Paris, entre ses fossés et Saint-Denis, où la Cour gagnant encore du terrain, se trouvait avec l'armée. Il faut se souvenir que la ville, bien moins étendue,

offrait au Nord, une rase campagne, dominée par Montmartre, ses calvaires et ses moulins.

Le déplacement commença dans la nuit du 2 au 3 juillet. Turenne, averti, coupa la marche aux débouchés du bas Charenton. Condé se réfugia dans les trois rues du faubourg ; elles aboutissaient devant la Bastille et la porte Saint-Antoine. Ses soldats y combattirent avec une vaillance sans défaut ; Turenne dira : "Pour un prince de Condé, j'en trouvais douze ! " Mais la situation était terrible : les Frondeurs s'écrasaient contre ces murs, devant cette porte close.

Le Roi assistait au combat des hauteurs de Charonne. La Reine, en la chapelle des Carmélites de Saint-Denis, passa toute la journée à genoux devant le Saint-Sacrement, "excepté les moments qu'elle recevait des courriers qui les faisait aller à la grille pour apprendre la mort de quelqu'un du parti du Roi", dont le beau Saint-Mesgrin, son capitaine de chevau-légers ; dont Mancini, le gentil neveu du cardinal, qui fit des actions héroïques.

Alors la Grande Mademoiselle sut agir. Son père ne désirait rien moins que prendre parti ; on a la sensation, curieuse dans sa modernité, que Condé le fatiguait. Mademoiselle galope jusqu'au Luxembourg, que Gaston avait hérité de sa mère, et l'entreprend avec cette rage féminine qui

vainc toujours un homme d'esprit pourvu qu'elle dure : elle obtient l'entrée pour les blessés et les bagages seuls :

Elle va elle-même à la Porte Saint-Antoine faire exécuter l'ordre : y rencontre La Rochefoucauld à demi aveuglé, blessé d'une mousquetade en pleine figure, que son fils ramène. Condé lui-même surgit, splendide, haletant, poudreux, désespéré :

- Tous nos amis vont mourir !

Il y avait sept heures qu'on bataillait.

Enfin Gaston se dérangea, vint ; décida de faire ouvrir les portes aux combattants et de les sauver. Condé et lui se tinrent un instant "tristement embrassés", disent les uns quand les autres assurent que Monsieur n'avait rien perdu de sa gaieté fameuse. La retraite s'accomplit non sans peine, car la poussée des Royaux ne diminuait pas. Mademoiselle, donc, monta dans la Bastille et commanda à La Louvière de protéger les frondeurs avec son canon. Madame de Motteville assure qu'elle le nia plus tard, mais la princesse s'en targue dans ses Mémoires personnels.

La forteresse tira deux fois seize volées contre l'armée royale... Des collines du Nord, on vit la Bastille s'empanacher de fumées, s'entourer de

cumuli blancs que l'épaisse chaleur maintenait autour d'elle ; et l'on n'en crut pas ses yeux ... Le château devait rendre quelques honneurs, tirer des coups pour un salut ! Il fallut cependant accepter la réalité. La consternation saisit la Cour : la Bastille trahissait !

Les frondeurs avaient su en perpétrer bien d'autres ; Mademoiselle aussi ; n'importe, cela leur resta pendu au col ! La vieille forteresse semblait faire partie du corps de l'État. Sa chute, en 1789, fut absolument, désastreusement symbolique.

*

Deux jours après eurent lieu les tueries et l'incendie de l'Hôtel de ville qui rendirent Condé impopulaire. Sa coterie avait voulu changer le gouvernement de Paris et tout reprendre en main. Devant l'opposition de certains magistrats, Condé et Gaston quittèrent la salle des séances en bougonnant ; des énergumènes, ou des soldats du prince – la duchesse de Nemours assure que les émeutiers s'interpellaient les uns les autres : " Bourbon ! ... Condé ! " mot de ralliement pour les deux régiments du prince – prirent leurs colères comme bon jeu, bon argent, et commencèrent de tirer dans les fenêtres. Les gardes de l'Hôtel ripostèrent ; firent des barricades devant les portes, auxquelles on mit le feu. Les barricades forcées, la populace s'engouffra dans la maison de ville et massacra plus de cinquante conseillers ou prud'hommes.

Mademoiselle, avertie trop tard, tenta d'aller sauver du monde ; quand elle arriva, le feu s'éteignait dans les grandes salles dorées et fumeuses ; elle ne trouva que deux personnes, dont l'une, le maréchal de L'Hôpital, préféra sauter par la fenêtre que lui devoir secours.

Des membres du Parlement s'échappèrent, et la Cour, qui avait gagné Pontoise, entreprit de les opposer à leurs collègues rebelles : le Parlement de Pontoise eut donc seul qualité. Malheureusement il ne dépassa jamais quatorze tenants. On les chansonna, on les moqua : ils faisaient vraiment piteux. Benserade, excellent journaliste, échotier sans pareil, fit passer cette petite note : "Je viens de rencontrer tout le Parlement qui rentrait de promenade en un carrosse". Ce squelettique organisme, pour montrer sa vitalité, ne trouva alors rien de mieux que d'attaquer lui-même le ministre et de manger du Mazarin.

Ici nous pouvons affirmer que le Cardinal fut supérieur à lui-même : ses renseignements étaient complets et subtils : il saisit que tout le monde se trouvait assez las pour qu'à la moindre possibilité, à la moindre concession, la vieille Fronde se ralliât, entraînant la plus grande part des factieux : il comprit que son départ, si près de la réussite finale, aurait l'apparence de la délicatesse la plus haute ; que ce ne serait pas une fuite mais une abnégation triomphale, emportant les louanges et les regrets du Roi : il s'exila lui-même et gagna les Ardennes avec honneur.

Il laissait une situation facile qui se simplifiait d'elle-même à chaque jour. Aucune crainte personnelle : Mazarin avait pu assez approfondir le caractère de Louis XIV : le monarque sentirait comme une injure à sa majesté, le renvoi forcé de son ministre.

Les armées espagnoles étaient refoulées par Turenne, qui réussit même à empêcher la réunion de Condé et de Charles de Lorraine, lequel trahissait une fois de plus. De l'inconstance du duc est venu le dicton : Lorrain, traître à Dieu, traître au Roi. Gondi amena une délégation des curés de Paris au Roi et reçut le 11 septembre, son chapeau de cardinal des mains du Roi.

Le 1er octobre, Condé rejoint les Espagnols ; mais, le 10 la garde bourgeoise, jadis si agressive, vient faire amende honorable et voir le Roi, qui lui sert un banquet pantagruélique, à tout casser !

Le Roi s'approche de Paris. Gaston reçoit l'ordre de se retirer sur ses apanages, mais ne bouge. Le 21, le Roi rentre enfin, donne une amnistie générale dans la joie universelle ; accueille bien Retz, qui pouvait prendre une place plus honorable qu'il ne le méritait : pourquoi fallut-il que l'enragé conspirât-encore ? Il va trouver Monsieur pour l'encourager à tenir tête au Roi ; il est dénoncé ; Monsieur abandonne...on arrête Gondi. Monsieur file sur Blois, et n'en sortira plus guère, s'amollissant dans sa nonchalance et son

épicurisme, qui deviennent enfin assez mélancoliques.

Et le Mazarin rentrera définitivement le 9 février, en triomphe. On savait sa bassesse, mais aussi son habileté, sa clairvoyance ; son esprit de suite. On lui reconnaissait le sens du gouvernement, pourvu qu'il lui fût permis de s'enrichir. De plus les passions s'étaient dévorées entre elles, on avait trop envie de s'amuser pour se haïr encore.

Le Cardinal put aller sans gardes à l'Hôtel de ville. Les Frondes se terminaient après avoir duré cinq ans ; cinq années indicibles dans leurs déflagrations, leurs explosions sans cesse renaissantes.

Au milieu de tout cela, un seul être n'avait ni changé, ni fléchi, ni renié : la Reine-régente, qui pouvait se donner le droit de considérer, alors, les grands airs assurés de son Mazarin avec le sourire que certaines femmes cachent à leurs hommes, si vite oublieux.

"Histoire de la Fronde",
texte paru dans la revue
Historia en août 1948

Dessin de couverture réalisé par
Daniel Lordey

Cette édition a été réalisée par
PRÉSENCE DE LA VARENDE

Achevé d'imprimer le 12 mai 2023
en la fête de saint Achille

Az Com'Impression
4ter avenue de la Forêt Normande
Argentan (Orne)